

# Justice vengeresse

Amélie Boulay

Le moment est arrivé, celui qu'on prend soin de ne pas imaginer parce qu'il est effrayant. Je me sens incroyablement normal, pas de maux de ventre, ni d'angoisse. Pourtant, me voilà sur cette petite estrade, à un demi-mètre au-dessus d'un sol terreux. L'écoulement de l'eau chuchote à mes oreilles. Il s'agit d'un cours d'eau large comme un fleuve et aussi droit qu'un canal. Depuis ma plateforme, je surplombe la rive droite. Il va de son débit rapide et se dérobe à ma gauche dans l'invisible, créant un obstacle difficilement franchissable pour quiconque voudrait se rendre de l'autre côté.

J'ai la vague sensation de ne pas pouvoir bouger. Il me semble que mes deux mains sont liées dans mon dos et que mes pieds sont attachés l'un à l'autre. En face de moi, sur l'autre rive, se tient quelqu'un. Il m'est impossible de distinguer son visage. Ce quelqu'un est entièrement recouvert d'un étrange manteau semblable à une longue et large cape noire aux reflets argentés. Une capuche cache sa tête en projetant une ombre opaque sur sa figure. Qui que ce soit, il se tient debout. La cambrure visible de son dos est certainement due à sa taille : il me dépasse de plus d'un mètre de haut. Dans cette situation où je suis enchaîné, sa prestance est égale à sa domination.

J'ignore où je me trouve, au milieu de nulle part. Cet endroit n'a ni murs ni plafond. Hormis cet inconnu, il n'y a personne d'autre ici, et le silence est accompagné de l'eau courante. À l'intérieur de ma tête, le bruit du déversement résonne contre les parois de mon crâne. Je crois qu'on y a prélevé mon cerveau. À l'instant même, je suis capable de description, je suis encore capable de constat, mais je ne suis plus vraiment apte à réfléchir et encore moins à me souvenir. Je suis presque réduit à l'état de nouveau-né pour qui les images, les sons et les odeurs sont inédits. Un lavage de cerveau n'aurait pas été aussi efficace que le fait tout simple d'être dépossédé de matière grise.

En regardant autour de moi, je suis pris d'un vertige qui me fait perdre l'équilibre. J'aurais pourtant juré que le sol qui m'entourait était opaque. Mais un carré de terre, à droite de l'estrade, a été gratté. À cet endroit, le sol est vitré, tout transparent. J'ai une vue plongeante sur l'étage inférieur. Sous moi, dans ce qui ressemble à une salle d'opération chirurgicale, je vois deux personnes vêtues de blouses dont la couleur bleu clair est tâchée par des éclaboussures de rouge. L'une d'elles tient fermement ce qui s'apparente à un organe aux contours sinueux. Quant à l'autre, elle y enfonce un outil tranchant long comme deux doigts.

Face à moi, l'immense inconnu lève subitement et lentement ses deux longs bras, dévoilant ainsi ses maigres mains ouvertes. Je le devine fin et osseux, comme ses doigts, mais je ne peux le regarder bien longtemps. Un rayon d'éclairci m'aveugle. En fait, la lumière est toute braquée sur moi comme le serait un projecteur d'une scène de théâtre dont je serais l'acteur principal. À moins qu'il ne s'agisse de la lampe puissante que les policiers dirigent dans les yeux du suspect lors d'un interrogatoire... Les yeux plissés, je baisse la tête et il commence à parler.

— Ton existence a fait l'objet d'une attention toute particulière. Il était temps que tu sois emmené. Le poids de tes choix a été mesuré. Chacun d'entre eux a été évalué, un par un.

Sa voix est terriblement rauque. Elle semble rebondir sur des murs invisibles et fait écho dans mes oreilles. Je vois à peine sa tête se mouvoir au rythme de ses mots, il est presque immobile. Je ne sais pas l'expliquer, mais je me mets à trembler. Je ne crois pas que ce soit la température qui ait changé, et il n'y a pas de brise, pas même un nuage.

— Choix réfléchis ou erreurs regrettées, seul le poids compte et engage la suite.

À travers mes paupières fermées je vois la lumière changer de couleur. Il me semble que tout s'assombrit. J'ouvre les yeux et constate en effet qu'à ma droite un mur noir d'une hauteur infranchissable est tombé. Il barre la vue. Une ancienne porte qui a l'air d'avoir été condamnée est encadrée dedans. Juste au-dessus de cette porte fermée, je peux lire les mots « Deuxième chance », malgré l'obscurité. À gauche, un deuxième mur noir à la taille comparable referme l'espace. Néanmoins, une arche pointue perce ce mur. La porte de bronze qui la fermait s'ouvre sous mes yeux. Je n'ai pas le temps de lire l'inscription au-dessus de l'ouverture, je suis déjà ébloui. L'éclat lumineux qui s'en dégage est rouge. Il ressemble à celui d'un feu de cheminé. Je sens même une forte chaleur émaner de l'ouverture. Je ne peux que détourner le regard. L'homme encapuchonné désigne cette porte de sa main droite, tandis que son bras gauche est désormais dissimulé dans les vagues de tissu que forme sa cape. Il a toujours l'air de me fixer du regard, bien que je doute qu'il ait des yeux.

— La délibération sera bientôt révélée. Tout acte mérite une conséquence de valeur égale.

Les mots glissent jusqu'à moi. Je les écoute, mais je ne suis pas certain de les comprendre. Ce charabia sonne comme la narration absurde d'un mauvais rêve qu'on est incapable de raconter au réveil. En revanche, la sueur froide coule bien dans mon dos, en un fin filet. Vais-je me réveiller en sursaut ?

Il arrête de parler. De ses deux mains, paumes vers le sol, il me désigne. Sortant de nulle part, une nuée de petites bêtes fond sur moi dans un bourdonnement de froissements d'ailes. Elles portent quelque chose d'arrondi, quelque chose de sombre à la forme irrégulière. Je me sens partir en arrière, basculer sur le dos, mais sans jamais heurter le sol. En fait, je ne suis pas tombé. J'ai plutôt l'impression de flotter sur un nuage. Pendant la chute, les insectes vrombissant ce sont insérés à l'intérieur de ma tête. Je les entends qui s'activent. J'ai beau mettre toute l'intention du monde pour libérer mes mains coincées dans mon dos, je n'y parviens pas. Je suis à peine capable de balancer mes jambes. Je suis à leur merci. Dans mon crâne, le son est de plus en plus sourd et inaudible, comme si quelque chose gonflait à l'intérieur. Puis plus rien. Les parasites ressortent par tous les orifices ouverts de mon visage, raccrochant parfois la chair fragile, et je les vois disparaître dans le ciel couvert.

Lorsque j'essaie de redresser mon buste, je sens ma tête m'entraîner vers l'arrière. Elle est à nouveau pleine et lourde. On m'a rendu, ou plutôt reconstitué, mon cerveau. Mais j'ai l'indescriptible impression qu'il n'est pas complet. À vrai dire, je ne suis pas sûr qu'il s'agisse du mien tant ce qu'il renferme me paraît sombre. La mémoire que l'on m'a redonnée est falsifiée. Chaque pensée qui se joue dans mon esprit est un noir secret, une lourde nostalgie, ou une lamentation pénible. Chacun de ces souvenirs m'appartient pourtant. Avant que je ne puisse exprimer la moindre plainte, une goutte tombe tout droit venu du plafond inexistant et s'écrase dans ma gorge. Instinctivement, je ferme la bouche. Je sens le liquide visqueux couler dans mon œsophage. Doucement, très doucement, mes paupières se ferment malgré moi, me plongeant dans l'obscurité la plus totale et dans un sommeil contraint.

J'ouvre les yeux, le bruit est revenu. Ce sont des gens, ils parlent autour de moi, ils marmonnent des choses que je ne saisis pas. Ce brouhaha infini emplis mes oreilles, mais quelque part, cela me rassure. Cette fois, je suis bien allongé sur un matelas. Il est dur, assez peu confortable, mais il est bien là, sous mon dos endolori. Dans un grognement, je me redresse en position assise. Je constate que je me trouve dans un gigantesque dortoir composé de lits superposés. Ils sont tous séparés par une distance équivalente les uns des autres. Tout le monde s'anime ici, les hommes, les femmes, jeunes et vieux, et les quelques adolescents. Ça grouille dans tous les sens. Chacun pour soi, sans un regard pour les autres, comme si personne ne se connaissait. Pourtant, on a tous l'air d'avoir dormi là, tous ensemble. Je remarque que la plupart ont les yeux creux, le visage fatigué. Même leurs mouvements sont lents et approximatifs. Moi-même je suis exténué, je me sens vidé. A priori, ce n'est pas un hôpital, autrement je serais certainement entouré de petits tuyaux transparents et j'entendrais des bips sonores toutes les trois secondes. Donc je vais bien. Mais où suis-je ?

– Il est temps de suivre l'Achéron jusqu'à la destination finale.

J'ignore d'où provient cet ordre, mais je ne suis pas le seul à l'avoir entendu. Les autres commencent à s'en aller. Ils prennent une seule et même direction, vers le fond, bien que je ne vois pas où s'achève cette immense pièce. Je me sens paniqué, totalement perdu, alors je me lève. Il faut que je les suive, certainement. J'ignore où ils se rendent, mais je n'ai plus la moindre envie d'être là, je veux sortir. Par réflexe, je plaque ma main droite sur ma poitrine. C'est étrange, je ne sens pas les battements de mon cœur. Il n'a pas l'air vif, ni à cran. Il a plutôt l'air de fonctionner au ralenti. À moins que...

En suivant la foule, je parviens finalement à franchir une porte haute de trois fois ma taille au moins, et tout aussi large. Elle nous conduit dans une plaine à perte de vue. Au rythme d'un troupeau de bœufs, tous ces gens avancent le long de l'eau. Certains se détachent du groupe. Plus apathiques que jamais, ils s'enfoncent dans cet espace de campagne. Les autres n'ont pas l'air de s'en préoccuper. Moins dépités, ils continuent de foncer tête baissée, traversant le paysage morne. Mais que se passe-t-il ? Le bras en avant, j'alpague une femme par l'épaule et articule difficilement.

– Excusez-moi, où allons-nous ?

Elle ne se retourne pas, ne prend pas le temps de s'arrêter. Elle m'ignore totalement et continue son chemin, aveuglément. Je saisis le bras d'un homme qui me double d'un pas déterminé. Son biceps est aussi dur que du béton et ma poigne ne le retient pas. Les sourcils froncés, il me toise d'un « Qui êtes-vous ? Laissez-moi y retourner ! ». Y retourner ? Sur ma gauche un adolescent à l'air perdu, un peu paniqué, et ça a le don de faire monter en moi une bouffée de stress.

– Eh, petit ! Où est-ce qu'on va ?

Il se tourne vers moi sans ralentir la cadence, et je n'ai pas changé de rythme non plus.

– Je me souviens de rien, de rien du tout ! crie-t-il, traumatisé.

Le tonnerre se met à gronder brusquement. Le ciel est soudainement noir. Cette fois, mes jambes vont moins vite. De gros nuages sombres et chargés d'électricité se sont emparés de la couche atmosphérique. Il fait presque nuit. Et surtout, il n'y a plus personne autour de moi. La masse de gens a littéralement disparu, même l'adolescent perdu n'est plus là. En tendant ma main telle une casquette sur mon front, je vois la foule s'évanouir au loin, elle suit toujours le fleuve.

Le vent se lève, je le sens pousser mon dos. J'ai beau résister, tenter de m'implanter dans la terre, mais le courant d'air parvient à me déloger. Il me contraint à passer le pont en bois qui enjambe un cours d'eau différent de celui que nous longeons depuis le début. En le traversant, j'y vois des semblants de visages, des formes décrivant presque la silhouette de corps, comme des fantômes emportés par le courant. Puis c'est à nouveau la terre ferme d'un gigantesque champ labouré qui se tasse sous mes pieds. Le vent s'arrête brusquement de souffler. Fatigué, je me laisse tomber, assis sur le sol.

– À l'aide ! Au secours !

Je hurle à me déchirer les cordes vocales, les mains en cône autour de ma bouche pour faire porter ma voix à quiconque serait encore là. Je ne récolte rien de plus qu'un écho lointain, témoin de ma solitude absolue dans une immensité fermée.

– Il est temps de purger ta peine.

C'est la voix résonnante, elle provient du ciel.

– Ta volonté et ton énergie mise au service de la barbarie n'ont nul égal. Nous punissons la vigueur et l'enthousiasme que tu as mis dans l'application de monstruosité.

Alors que je suis toujours assis, le sol commence à défiler sous mes yeux, je me sens bouger. Une sorte de tapis roulant sur lequel je repose s'est activé à mes dépens. Suis-je en train de rêver, ou bien il est apparu comme par magie ? En plissant les yeux, je peux voir des bras mécaniques s'activer loin devant moi, des deux côtés du tapis roulant. Affolé, j'entreprends de sauter hors du mécanisme en marche, mais des barreaux métalliques surgissent du sol et m'enferment sur ce long couloir. Je me rapproche de plus en plus d'un robot dont la forme s'apparente progressivement à une longue aiguille.

– Non, non, non ! Arrêtez, je vous en prie !

Le tapis accélère et en une fraction de seconde, alors que je tente de me hisser au-dessus de cette prison mobile, une pointe se plante dans la chair de mon épaule. Un liquide froid se déverse dans l'une de mes veines et pollue mon sang. Très vite, je perds la force de me tenir debout et je chute sous le poids de mon propre corps.

Un tranquillisant, il fait déjà effet. L'anxiété quitte mon esprit une bonne fois pour toute. Je ne me méfie plus tellement du fracas des métaux. J'entre doucement dans une somnolence qui est sans doute à l'origine du ralentissement de ma respiration. Je ne me sens plus en mesure de lutter. Lutter contre quoi ?

Le caoutchouc du tapis à mauvais goût. Il dégage une odeur ferreuse, bourrée d'hémoglobine. Je peux encore la sentir, je suis conscient. Mes paupières ont beau être lourdes, je parviens toujours à garder les yeux ouverts. Par intermittence, je vois que la rampe est tachée de rouge bordeaux, et les barreaux sont poisseux, tout gras. Un cliquetis accompagne l'arrêt du mécanisme. Sous l'impulsion je me retrouve nez et bouche contre le tapis crasseux. Quelque chose de froid se referme sur mes chevilles nues et élève ainsi mes jambes, lentement, au-dessus de tout mon corps. Peu à peu je me retrouve à la verticale, la tête en bas. Le tapis est maintenant à presque un mètre de la pointe de mes cheveux attirés par la gravité. Mes doigts qui se boudinent frôlent le sol en mouvement. Tout mes organes descendent vers la terre. Je veux me débattre pour me remettre debout, mais sous l'emprise du sédatif, je ne peux que laisser mon sang contaminé remplir l'espace vide de ma tête et

empourprer mes joues. Je réussis à marmonner quelques "Stop", mais ma voix reste bloquée dans ma gorge. Maintenant j'ai froid. Mes vêtements, ceux qui couvraient mon corps, ont disparu sans que je ne me sois rendu compte de rien. Pendant mon absence on m'a dévêtu.

Au moment où je sais pertinemment ce qu'il va advenir de moi, je sens la longue lame d'un couteau aiguisé trancher la peau de mon cou et sectionner ma carotide. Quelques larmes s'échappent de mes yeux. Puis une vague gigantesque de sang gicle de ma gorge ouverte et se déverse sur mes joues, ma bouche et mes paupières. Mon cri est étouffé par le flot rouge vif qui coule sur le caoutchouc. Je me sens partir à mesure que je me vide de mes globules rouges. Lorsque la dernière goutte s'écrase sur le tapis, j'ai l'impression de quitter mon enveloppe charnelle sans vie et de m'élever au-dessus d'elle. Mais je n'ai aucun moyen de me dérober à la vue de cet affreux spectacle. Mes sensations de douleur sont étrangement décuplées maintenant que le tranquillisant n'a plus aucun effet sur mon âme. Mon calvaire n'est pas fini.

Mon cadavre démuné de vêtement continue sa tragique avancée vers l'horreur. Un nouveau bras fait de métal se charge de me dépecer. De mes pieds à mon cou, mes muscles et mes os sont mis à vif. Ma peau est vulgairement jetée dans un bac à ordures, et je ne peux rien faire pour éviter le carnage. Dépouillé, pendu par les pieds, je suis conduit à la prochaine étape. D'un coup sec et précis, un autre robot m'arrache la tête et la place dans un contenant distinct. Ne dépasse plus que ma cervicale cassée. Sans transition, ma carcasse est fendue en deux dans le sens de la longueur. Chaque partie se détache l'une de l'autre et reste pendue par une cheville. Je ne suis plus que deux bouts de bidoche répugnante. La souffrance est indescriptible, elle se propage dans tout mon être. Un énième bras muni d'une raclette en plastique s'occupe de retirer le gras luisant qui recouvre encore ma chair rouge. Elle est récupérée et réservée dans un seau. Enfin, les deux parties de moi sont lâchées sur une grande plateforme. Il s'agit d'une balance destinée à peser... les morceaux de viande sans importance et sans valeur. Ce qui reste de moi. Le tout est jeté dans un immonde chariot.

Je me sens souillé, vide, humilié. En moins que rien, je peux affirmer que ma vie est achevée. Elle s'est finie au bout de la chaîne d'un abattoir inhumain. J'aspire désormais au repos, si c'est ainsi que ce doit être.

Pourtant, ce n'est pas terminé. À la manière d'un nuage, mon moi immatériel est aussitôt aspiré en arrière et réintroduit dans une enveloppe corporelle. À bien y regarder, il s'agit de mon corps ! J'ignore comment cela est possible, mais il a été reconstitué. Les parties arrachées m'ont été restituées et les endroits découpés ont été grossièrement recousus. En passant mes doigts gonflés sur mon ventre, je constate le relief des points de suture. Je referme mes mains en forme de poings comme pour tester la réactivité de mes muscles et la résistance de mes os. Sont-ils bien connectés à mon cerveau, s'il m'en reste un ? A priori, oui. Mais la sensation est extrêmement désagréable. Quant aux fourmis qui courent dans mes cuisses, c'est plus que déplaisant. Toute mon anatomie souffre d'avoir enduré un tel calvaire. Mon cou strié de cicatrices en est la preuve. À vrai dire, je me reconnais à peine.

Ce n'est qu'à cet instant que je remarque à quel point il fait chaud ici, une vraie fournaise. J'entends même le feu crépiter dans mon dos. Bien que je ne puisse pas me retourner pour le voir de mes propres yeux, je sais que je ne m'y trompe pas. Des volutes de fumée passent par-dessus ma tête, et des ombres de flammes dansent sur la surface des machines de torture qui ont bousillé mon corps. Le fleuve qui enclave le champ est en fait une tranchée ou s'écoule une lave visqueuse dont la chaleur ne s'éteindra probablement jamais. J'en dégouline de sueur.

Le tapis roulant est à nouveau sous mes pieds. Ils ont blanchi à cause de l'absence d'irrigation sanguine. Il s'active, encore une fois et roule en direction des bras mécaniques. Là, je comprends que tout est sur le point de recommencer. La mise en contention et l'étourdissement pour m'empêcher de m'échapper, l'entaille dans mon cou pour me vider de mon sang, la dépouille de ma carcasse, le retrait de ma tête, la découpe procédurale de mon corps en deux, puis l'émoissage et enfin... la pesée.

Je suis contraint à errer dans le corps d'un condamné à une mort terrible. À tout jamais un cadavre sanglant forcé à ressentir la peur et la douleur. Cette même peur et cette même douleur ressenties par tous les animaux que j'ai pris plaisir à consommer, ceux que j'ai mangé avec délectation tout au long de ma vie.